CONSIDÉRATIONS SUR L'IDENTITÉ ROUMAINE ET QUELQUES TRADITIONS DANS L'ŒUVRE DE MARTHA BIBESCU[1]

***Abstract**: This article is a correlation of traditions and customs of Martha Bibescu raised in some of his works, especially the tradition of celebrating Easter. These ancient traditions of the people at the beginning of the twentieth century could be the card of a rural world preserved even today.*

***Keywords**: traditions (Easter), rural world, Romanian spiritual deposit.*

1. Une personnalité européenne au début du XX^e^ siècle – Marthe Bibescu

Le monde mondain et culturel de la Roumanie connaît peu de noms si retentissants que celui de la princesse Martha Bibescu, née Lahovary, apparentée à la famille Mavrocordat (par sa mère), à la famille Brâncoveanu (par son mari), à la comtesse de Noailles, à Hélène Vacaresco, mais aussi à des familles françaises, descendantes directes de l'empereur Napoléon Bonaparte.

Notre héroïne représente un des brillants exemples qui illustrent le rôle de l'élite féminine dans la société, rôle tout aussi important que celui de l'élite masculine. Les hommes ont exclus du point de vue politique leurs conjointes, qui ne se sont pas consolées avec leur place réservée dans le cadre restreint de la sphère privée.

Marthe Bibescu a démontré que la sphère publique, vue surtout dans sa dimension sociale et culturelle, peut comprendre aussi les femmes, qui ont conquis leur place non seulement par leur intelligence et persévérance, mais aussi par leur grâce. Marthe Bibescu a été « indubitablement, l'une des plus admirée et courtisée de son temps » (Stolojan 1993: 48-50). Vivant dans le faste et la richesse pendant toute sa jeunesse et sa maturité jusqu'à la vieillesse, fait qui ne l'a pas mise à l'abri des conséquences des bouleversements sociaux que la Roumanie et l'Europe ont subis, elle a conquis les salons aristocratiques de tout le continent, jouissant de l'estime et l'appréciation des plus grands noms de la littérature française de l'époque et étant traduite dans beaucoup de langues étrangères. Sa renommée européenne a été un chemin jalonné tour à tour par des succès littéraires et par des retentissantes liaisons amoureuses.

Pendant toute sa vie Marthe a considéré que son amour pour la France était dû au fait qu'elle avait été « conçue » à Paris ; au fur des années elle avait même commencé à croire qu'elle y était née. Dans son livre basé sur les souvenirs de famille *Nimfa Europa (La Nymphe Europe),* qu'elle n'a d'ailleurs pas fini, Marthe rend hommage à son grand-père Alexandru Mavrocordat, qui lui avait appris « comment penser » (Eliade 1973:76), comment s'approprier les nouvelles idées et surtout, l'avait introduite dans le monde légendaire de la culture française. Descendant d'une importante famille, le prince Alexandru Mavrocordat a conduit avec gentillesse sa petite-fille à travers la forêt généalogique, lui racontant les histoires à moitié oubliées de ses ancêtres. L'éducation de Marthe a été faite presqu'exclusivement en français, avec des cours quotidiens d'anglais et d'allemand.

Isvor, le nom des terres roumaines de la narratrice, devient l'emblème d'un univers réfléchissant, tout comme la source révélatrice de Narcisse. Marthe Bibescu se lance en quête de sa riche identité de confluence où, croyait-elle, l'on aurait pu rejoindre

[1] Sebastian Chirimbu, Université « Spiru Haret », Bucarest, sebastian_chirimbu@yahoo.com.

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

les tréfonds européens matriciels. Sa spiritualité amniotique – romaine, celte, slave, grecque, etc. – ne la hante pas en France moins qu'en Roumanie. Et cette idée particulière d'Europe Marthe Bibescu la voit s'incarner en elle-même, symbolisant la différence, dans une unité absolue et indivisible. Elle est inspirée de nouveau par des mémoires de voyage « Souvenirs de Roumanie », qu'elle avait trouvés dans une bibliothèque. Le livre est extrêmement évocateur ; la Vallée de la Prahova lui est apparue soudainement avec ses rituels printaniers ; les couleurs et les odeurs familières l'avaient assaillie. Le blocage de la narratrice a disparu.

Le 1er décembre 1918 fut un jour mémorable pour le couple royal de la Roumanie et ses sujets. Après 2 terribles années d'occupation, la Roumanie était sortie de la guerre avec une surface deux fois plus grande et une population de 16 millions d'habitants ; quoique les proches de la famille aient accueilli Marthe très chaleureusement, la grande majorité des gens appartenant à l'ancien *beau monde* de Bucarest lui était hostile, l'accusant de trahison parce qu'elle avait passé la période de quarantaine dans la Bohème occupée par les ennemis, tandis que la guerre continuait. Peu après, elle rencontre ses amis avec lesquels elle parle de l'avenir, dîne avec le peintre Vuillard, prend le thé avec Marcel Proust. Il s'en suit une très bonne période pour Marthe. Elle avait réussi finalement à atteindre le but qu'elle s'était proposé depuis *Les huit paradis*, la reconnaissance universelle comme narratrice renommée. Premièrement, *Alexandre l'Asiatique*, puis *Isvor*, ensuite *Le perroquet vert* et finalement *Catherine Paris* ont été accueillis avec ovations et non seulement lui apportent l'indépendance financière, mais la transforme en une femme riche.

Marthe avait un grand succès auprès des hommes d'Etat importants car elle avait de profondes connaissances d'histoire et en plus le talent d'éveiller des souvenirs chez les hommes célèbres. Son réseau de connaissances est impressionnant, s'étendant sur différents pays et continents et couvrant les plus divers domaines de la vie publique. Le phénomène s'explique par le prestige que la narratrice a acquis peu à peu dans le monde des lettres et aussi par sa vaste culture, par sa curiosité et son horizon extraordinairement grands, par la parfaite maîtrise de la langue française et de la langue anglaise, par son intérêt pour tout ce qui était nouveau. Elle a été une infatigable voyageuse, a parcouru quatre continents et a utilisé dans ses longs voyages les plus modernes moyens de transport, étant stimulée dans tout cela par son mari. De son réseau d'amis faisaient partie Robert de Montesquiou de même que Marcel Proust, Paul Valéry, Jean Cocteau, Francis Jammes, François Mauriac, etc. Elle a eu une correspondance soutenue avec Paul Claudel, correspondance qui a fait l'objet du volume publié par la narratrice roumaine en 1972 sous le titre *Échanges avec Paul Claudel, nos lettres inédites*. Le volume est dédié à la femme de Claudel et à ses enfants Pierre et René. Elle était admirée aussi par certains critiques, tel Paul Souday (1927) qui a dédié au livre *Isvor* un article de deux pages dans *Le Temps*, affirmant qu'« il est impossible de ne pas aimer la Roumanie après avoir lu *Isvor* ». A propos du même livre, l'abbé Mugnier disait « Votre pays doit vous être reconnaissant parce que vous avez écrit *Isvor* »

En seulement six mois elle finit son suivant livre *Le perroquet vert*. Le livre raconte l'histoire de sa propre famille, présentée comme une famille d'immigrants russes qui vivait à Biarritz avant la première guerre mondiale, l'obsession de sa mère causée par la mort du frère de Marthe, au suicide de sa sœur cadette et à ses propres quêtes d'un bonheur illusoire, personnifié par le vert oiseau. *Le perroquet vert* introduit en même temps le lecteur dans la société cosmopolite de l'entre-deux-guerres, surtout la société des Russes blancs errant en Europe. Le public l'a accueilli avec beaucoup

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

d'enthousiasme. Le roman a été traduit en plusieurs langues et en 1929 a été écranisé par J. Milva, étant le premier film réalisé d'après une œuvre de Marthe Bibescu.

Les voyages en Grèce, Egypte et Le Saint Pays lui fournissent du matériel pour encore deux livres : *Jours d'Egypte* et *Croisade pour l'anémone*. Dans *Jours d'Egypte*, un journal de voyage, Marthe a décrit les eaux multicolores du Nil, moitié roses moitié bleues, qui portent en elles les mystères des siècles, de même que les felouques ancrées au milieu du courant, qui ressemblent à une forêt de cane à sucre…

L'année 1927 a était une année mémorable. Le roman *Catherine Paris* a été publié premièrement en France et ensuite dans toute l'Europe et aux Etats-Unis, où il est devenu un best-seller. Cette année fut aussi l'année de la mort du roi Ferdinand, commémoré par Marthe dans un article émouvant, *Une victime royale*. *Catherine Paris* a paru dans un tirage de 80 000 exemplaires. Bientôt le livre est devenu si célèbre sur les deux rives du Canal de la Manche, que les Français qui allaient à Londres étaient priés par leurs amis de leur apporter un exemplaire pour une lecture en original. Marthe même a été éblouie par l'inattendu succès de son dernier livre, qu'elle considérait inférieur au *Perroquet vert*. Mais le public n'a pas été d'accord avec elle. 30 ans après *Catherine Paris* était encore un roman lu et considéré un exemple classique de la littérature de l'entre-deux-guerres. Autobiographique en grande partie, le roman décrit un monde qui a pris fin avec la première guerre mondiale. Son héroïne est la petite Catherine Romulesco, la fille d'une famille roumaine qui, après avoir perdu ses parents, est élevée par sa grand-mère, la princesse Dragomir, établie à Paris. Adam Leopolski, descendant d'une vieille famille féodale polonaise, tombe amoureux d'elle et la demande en mariage. Catherine commence à haïr sa nouvelle vie lorsqu'elle apprend que son mari la trompe. Elle revient à Paris, connaît un aviateur célèbre, Robert Ricard, tombe amoureuse de lui et lui offre un fils.

Si pour certains *Catherine Paris* peut paraître un roman suranné, on ne peut pourtant lui nier ni l'écriture superbe, ni les descriptions magiques, ni les dialogues intellectuels. Le véritable héros du livre est en fait la France, présentée véridiquement par l'amour de Marthe pour ce pays.

Vers la fin de la deuxième décade du siècle, Marthe est entrée dans ce qu'elle a appelé plus tard « l'apogée de sa vie ». Elle avait 42 ans et était reconnue comme l'une des plus belles et des plus élégantes femmes de son temps. La prestance, la distinction et la finesse dont elle était douée provoquait l'envi des femmes et éveillait l'admiration des hommes. Ecrivain de renommé internationale, elle était aussi un amphitryon célèbre, avec une diversité d'amis et de relations sans égal. Tout son être dégageait un charme personnel qui, ajouté à une vive intelligence et à une culture extrêmement vaste dans le domaine littéraire et dans celui de l'art, lui a assuré un prestige dont elle a joui jusqu'à la fin de sa vie. Sa vraie passion était la politique et l'ambition de promouvoir l'entente entre les Européens.

L'année 1928 a trouvé Marthe à Paris où elle essayait d'achever *Au bal avec Marcel Proust*.

Au début de 1932 Marthe venait de finir *Le destin du lord Thomson of Cardington*, livre dédié au fameux colonel et préfacé par Ramsay MacDonald. Ce livre fut reçu avec ambigüité car il était totalement différent de tous ses autres livres et, dans une certaine mesure, n'avait pas réussi à convaincre ; égocentriste, il reflétait trop Marthe et très peu Thompson.

L'image légèrement idyllique du village est mise en antithèse avec l'histoire mouvementée du peuple roumain dans le livre *La Nymphe Europe*, mais aussi dans d'autres livres. Tout ce que la narratrice écrit est traversé par l'amour pour la patrie et la

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

fierté d'appartenir à un peuple qui a lutté héroïquement et dignement pour maintenir son identité, maintes fois menacée par les vicissitudes de l'histoire.

De tous ses écrits on remarque premièrement *Isvor, le pays des saules*, une œuvre massive dédiée au peuple roumain, mais, à des intervalles de temps plus ou moins réguliers, le thème roumain revient d'une manière évidente ou allusive dans d'autres œuvres, démontrant une fois de plus la présence constante de la patrie natale dans sa conscience. Ses livres constituent en premier lieu un document sur la Roumanie de son époque. Ils présentent surtout l'image d'une Roumanie rurale, avec une agriculture utilisant encore des moyens rudimentaires, avec une industrie presqu'inexistante et une population, dans sa grande majorité, pauvre. On peut affirmer généralement que l'œuvre de Marthe Bibescu est, à côté de celle d'Hélène Vacaresco, un document évocateur des us et coutumes du peuple roumain. Paul Van Tieghen (1951:87) observait que « le folklore est plus développé dans les pays danubiens, où son influence est très forte sur la littérature culte ». Pour Marthe, le folklore constitue un des moyens les plus éloquents d'expression de l'âme du peuple roumain, raison pour laquelle elle lui accorde une grande attention dans son œuvre.

Document historique de grande valeur, *Isvor, le pays des saules*, projette un fort rayon de lumière sur la rapide et spectaculaire évolution du peuple roumain dans les dernières quatre décennies du XIXème siècle. Beaucoup des usages mentionnés par Marthe Bibescu ont disparu à présent, tandis que d'autres ont changé de sens, acquérant de nouvelles valeurs (fr. *ropotine* rom. *arminden*).

Présentant aux lecteurs étrangers, par le biais d'une langue de circulation internationale, les traditions et les usages du peuple roumain, elle a réalisé une œuvre d'intérêt national, destinée à contribuer à la diffusion du folklore roumain dans le monde. Par le livre mentionné ci-dessus, Marthe Bibescu atteint son but et attire l'attention et la sympathie des lecteurs étrangers pour le peuple roumain surtout parce que « les paysans de Marthe Bibescu vivent dans un mythe, dans une surréalité plus importante pour eux que la vie quotidienne. »

Le caractère folklorique du livre est souligné par un critique français de l'époque Salomon Reinach (1923) dans ses propos : „ Tous les amateurs de traditions et d'usages populaires, tous les comparatistes, liront ce livre sans prétentions et y trouveront des faits nouveaux attestés non d'après les observations d'autrui, mais de première main"

Néanmoins, pour le lecteur averti, *Isvor* n'est pas l'antipode de l'Europe, mais un de ses niveaux profonds de réalité, largement ignorés. Parmi les quelques Français qui le comprennent bien, les deux écrivains Jérôme et Jean Tharaud, contemporains de l'auteur : „Les amis de la princesse Bibescu disent qu'elle vit à la façon de la déesse Proserpine, six mois sur terre, six mois dessous. Ils veulent dire par là qu'elle mène six mois de vie parisienne et que pendant six autres mois elle poursuit une existence mystérieuse, qu'ils n'imaginent pas très bien, sur ses terres de Roumanie. Le livre qu'elle publie aujourd'hui, *Isvor, le pays des saules*, va beaucoup les étonner, en leur faisant découvrir que ces longs mois où Proserpine disparaît à leur regard, sont les plus brillants de sa vie, et que, dans sa retraite, elle fréquente le plus beau monde: celui de la légende et de la rêverie populaire.. '' (Eliade 1973 : 72)

2. Martha Bibescu et le village roumain

Laquelle des qualités qui l'ont rendue fameuse en Europe, et pas seulement, pourrait la définir le mieux ? Le talent, l'intelligence, le sens politique ou la beauté et la force de séduction ? On ne peut répondre à cette question qu'en parcourant ses écrits, en

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

lisant ses romans et son journal, et, surtout, en essayant de connaître et de comprendre le mieux possible le monde et les temps qu'elle a vécu et pendant lesquels elle a écrit.

Surtout *Isvor, le pays des saules* présente les us et coutumes du peuple roumain revêtus de l'immense amour que Martha avait pour les gens de ces terres. Pendant les premières années de son mariage, la vieille Uța a été sa liaison avec les paysans de Posada et son guide dans le fantastique pays des fantasmes. A tout cela s'ajoute l'importance qu'elle accorde à la nature de sa patrie. La nature n'est pas un simple décor, la narratrice s'y sentant attachée tout comme le paysan roumain.

Martha apporte aux lecteurs français un parfum exotique, le tableau émouvant du village roumain du début du siècle. Pour rendre le mieux le spécifique de son peuple, Martha emploie des expressions et des calques linguistiques du roumain. Les noms, mais surtout les prénoms roumains qu'on rencontre dans son œuvre sont très nombreux. Certains mots gardent leur forme roumaine, tandis que d'autres sont traduits et expliqués. La narratrice a l'habitude de placer ces calques entre guillemets pour attirer l'attention, mais aussi parce qu'ils représentent des constructions inconnues pour les Français. Les nombreux mots roumains, transpositions et calques du roumain qu'on rencontre dans les écrits de Martha remplissent plusieurs fonctions : dénomment maintes fois des réalités intraductibles ; confèrent un parfum pittoresque de nuance exotique, un plus d'originalité et de beauté ; soulignent à bon escient la richesse et l'expressivité de la langue roumaine. Les mots employés par Martha sont ceux transmis par les paysans au milieu desquels elle a vécu une grande partie de sa vie. Bien qu'elle ait écrit seulement en français, par son œuvre elle rend un véritable hommage à la langue du peuple auquel elle appartient..

A l'occasion des Pâques passées en Roumanie, Martha Bibescu participe aux troublantes traditions anciennes, inconnues pour elle, qu'elle a enregistrées dans le volume „Isvor, le pays des saules", paru à Paris en 1923 et préfacé d'une manière élogieuse par Mihail Sadoveanu lors de sa parution en roumain (1940). L'ouvrage est considéré une véritable ode dédiée à la terre natale, au paysan et aux traditions du peuple roumain.

3. Les trésors d'un peuple : les coutumes

Passons quelques moments pendant les Pâques d'il y a 90 ans, à Isvor, avec la princesse Martha Bibescu, éblouie par la richesse des traditions du village roumain, dont quelques unes elle considérait un « Pompéi » des ancestrales coutumes, portées intactes sur les ailes des centaines d'années.

Le mercredi de la Sainte Semaine les femmes préparaient « coliva »[1] de blé bouilli avec du miel pour le Jeudi Saint. Elles allaient la distribuer pour l'âme des morts, pour les conforter dans leurs tombeaux froids ou dans leur voyage vers une nouvelle vie.

Le Jeudi Saint, en plus des vêpres pascales (les 12 Évangiles), il y avait trois autres coutumes : « le feu des morts », « les noces des orties » et « l'appel par-dessus le village ».

Le jour commençait avec « le feu des morts », allumé dans les jardins et les cours. Ainsi, l'écrivaine apprend que, ce matin-là, les morts quittaient leurs tombeaux et

[1] Gâteau de blé et de noix qu'on distribue à la mémoire des morts

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

revenaient dans les maisons qu'ils avaient habitées. Frileux, ils avaient besoin de lumière et de chaleur, de chaises pour s'assoir et de tasses d'eau.

.« Au plus clair du verger, on leur a préparé des branches de noisetier et sarment, un feu de camp autour duquel chaque femme apporte les chaises, les oreillers, toute la literie de la maison, pour que ceux revenus de l'autre monde, habitués au repos éternel, trouvent ici une place pour se reposer ». En allumant ce feu, les femmes murmuraient une prière ancienne : « Feu, mon petit feu, soit à Ion – mon mari, à Chiva – ma mère, à Ion – mon fils, à Niculae – mon frère."[1]

Lorsque le soleil montait un peu, c'étaient toujours les femmes qui allaient au cimetière avec des vivres, du pain béni, du vin, des cierges qu'elles allumaient sur « *coliva* » placée sur les tombeaux, attendant la bénédiction de la courte prière du prêtre, qui versait une partie du vin aux morts. Tout comme de nos jours, « *coliva* » était distribuée aux gens présents, mais, à la sortie du cimetière, les femmes distribuaient aussi du pain béni appelé « le pain des oubliés ».

« Chaque femme pétrit et cuit un pain béni plus grand que tous les autres, pour les morts sans chance, pour lesquels personne ne fait l'aumône. Après l'avoir mis en morceaux et distribué, elle ramasse les miettes et les donne aux oiseaux. De cette manière, sur cette terre du souvenir, la pensée ne laisse personne dans l'oubli »[2] achevait la description de la cérémonie Martha Bibescu, troublée par la grande humanité et reconnaissance des villageois, gens pauvres du point de vue matériel, mais avec une grande richesse de cœur. La tradition s'est perpétuée jusqu'aujourd'hui dans certains endroits se préparant encore « le pain des oubliés ».

Le soir, comme partout dans le monde, à Izvor il y avait les vêpres pascales des 12 Evangiles, à l'entrée de l'église s'allumant une forêt de cierges. Après la messe, il y avait quelque chose d'extraordinaire : « l'appel par-dessus le village » ou le jugement des péchés commis par les villageois. Les jeunes hommes du village, hissés dans les arbres, s'appelant les uns les autres, avaient un dialogue inédit :

« - Aure!... Maure!... Ei! Ehei!

- Qu'est-ce qui t'arrive, Maure, qu'est-ce qui t'arrive ?

- On m'a appelé…

- Qui t'a appelé ?

- Tudor m'a appelé, pour abattre la rivière chez Mariţa, pour qu'elle lave son linge et sa maison.

- Aure! Maure! Qui t'a appelé encore ?

- Le prêtre m'a appelé pour aller chez Nastasia, prendre son aiguille et coudre ses manches, chez Veronica la femme d'Ion, qui ne sait pas tisser et s'habille avec des vêtements déchirés, chez Veta qui a la maison sale, la véranda délabrée et le jardin plein de chardons. »[3]

---

[1] Trad. Ana Maria Christodorescu (ed. Compania ,2000): *„În locul cel mai luminos din livadă, li s-a pregătit din ramuri de alun şi curpeni, un foc de lagăr în jurul căruia fiecare femeie aduce scaunele, perinele, tot aşternutul din casă, ca cei veniţi din lumea cealaltă, obicinuiţi cu odihna veşnică, să-şi găsească şi aci loc pentru a se odihni." În timp ce-l aprindeau, femeile murmurau o străveche rugăciune: „Foc, foculeţul meu, să fii al lui Ion - bărbatul meu, al Chivei - mamă-mea, al lui Ion - feciorul meu, al lui Niculae - frate-meu."*

[2] Trad. Ana Maria Christodorescu (ed. Compania ,2000): *„Fiecare femeie frământă şi coace pentru morţii fără noroc, cărora n-are cine să le dea de pomană, o prescură mai mare decât toate celelalte. După ce o rupe şi o împarte, culege fărimiturile, pe cari le dă păsărelelor. Astfel, pe acest pământ al amintirii, gândul nu lasă pe nimeni în uitare"*

[3] Trad. Ana Maria Christodorescu (ed. Compania,2000) „-Aure!... Maure!... Ei! Ehei!

- Ce ai, Maure, ce ai?

- Am fost chemat...

- Cine te-a chemat?

- M-a chemat Tudor, să abat râul pe la Mariţa, ca să-i spele rufele şi casa.

- Aure! Maure! Cine te-a mai chemat?

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

Et ainsi de suite, le dialogue continuant avec les noms des hommes infidèles, méchants ou paresseux.

Toute la vallée retentissait des cris des jeunes hommes. Seuls les coupables se taisaient, « espérant ne pas être mentionnés et ne pas entendre leurs noms retentir par-dessus le village ». Après, le bruit s'apaisait, suivi par le pardon et l'expiation des péchés.

Le Vendredi Saint, quand on attendait avec dévotion la messe de l'enterrement du Sauveur, était suivi par le Samedi Saint, quand on préparait « *pasca* » et les œufs peints en rouge.Le pain et « *pasca* » étaient la joie de la fête, après les longues semaines de jeun dur, les villageois appelant le blé « l'honneur de la table » et le maïs « la nourriture de la maison ». « *Pasca* » était préparée d'une farine blanche comme « le visage du Christ », mélangée avec des œufs « jaunes comme le tournesol » et avait la forme « allongée comme le tombeau du Christ ». On la saupoudrait avec des épices « qui rappellent les épices apportées par Nicodème » et « clous de girofle qui représentent les véritables clous de la croix ». Regardant les femmes du village qui pieusement et joyeusement préparaient « *pasca* », l'écrivaine disait amèrement : « Selon moi, ce peuple est trop rarement invité à table en honneur ».

Une fois « *pasca* » retirée du four, une autre vieille coutume s'en suivait, qui demandait que les femmes jettent dans la rivière les coques des œufs avec lesquels on avait préparé « la galette de Pâques ». Cette tradition secrète s'appelait « l'annonce des *rocman* [1]» que les Pâques étaient venues, les « *rocman »* étant des chrétiens pauvres ou asservis, qui « vivent loin, au bord de la mer, parmi les païens ». On les appelle aussi, dans d'autres régions, les « Doux », ayant même une fête, après le dimanche de Thomas.

Le soir, l'écrivaine participe à l'office divin célébré dans la nuit des Pâques, étant profondément émue. Dans l'église pleine de gens vêtus pour la fête, on entendait seulement la respiration. Soudainement, on entendit le son des cloches. Premièrement le son de la petite cloche et, ensuite, le son de la grande. On lui a expliqué que le petit représentait la voix des femmes, qui a sonné avant celle des hommes ou la voix de Marie Madeleine, qui a annoncé au monde entier que Jésus a ressuscité. « Le Crédo des femmes, plein de joie, a été dit avant celui des hommes et même des novices. Elles ont répandu la sainte nouvelle dans le monde ».

La grande cloche commence à sonner à l'invitation de la petite, qui semble dire rapidement et joyeusement « Le Christ est ressuscité ! », après quoi la grande cloche répond, gravement : « En vérité, Il est ressuscité!» « En vérité, Il est ressuscité!».

« Les deux voix s'unissent, la grave et la faible, accompagnées par les coups d'un martelet sur une enclume en bois et sur une en laiton, par ce bruit qui ressemble à un cœur qui bat trop fort et trop vite, qu'on entend le soir et le matin autour des églises de ce pays : « toaca »[2]*. Lancé en grande vitesse, dans un rythme saccadé, le martelet raconte que, jadis, à l'époque des invasions des Turcs, les chrétiens n'avaient pas la permission de sonner les cloches de leurs églises. Mais, pour réunir en secret le peuple, le martelet suffisait, qui sonnait l'appel sur*

- M-a chemat popa să mă duc la Nastasia, să-i iau acul şi să-i puii mâneci la cămaşă, la Veronica lui Ion, care nu ştie să ţesă şi umblă prin sat cu hainele rupte, la Veta cu casa nemăturată, prispa nelipită şi grădina plină de mărăcini."

[1] Habitant d'une région orientale nondéterminée, connu dans la mythologie populaire pour sa bonté (conf. DEX)

[2] Plaque de bois sur laquelle on frappe au marteau pour annoncer le service divin

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

l'enclume en bois ou sur celle en laiton, qui renforçait les âmes »[1]. Le Dimanche des Pâques était celui du retour de ceux partis au cimetière.

Le lendemain, tandis que dans les villes c'était « le premier jour des Pâques, après la nuit des cloches et des cierges » et il y avait « tant de « *cozonac »*[2] que même la lumière du printemps sentait le « *cozonac »* » (Ionel Teodoreanu « Retour dans le temps »), à Izvor, le dimanche des Pâques était celui du retour de ceux partis au cimetière. Dispersés entre les tombeaux, les villageois leur parlaient, leur racontaient ce qui s'était passé à la maison, dans le village, cognaient ensemble des œufs rouges, distribuaient le vin versant leurs verres par terre et priaient pour le pardon des péchés et le bienêtre de l'humanité. Il s'en suivait la Semaine Illuminée de la bonté, quand le ciel est ouvert, l'enfer verrouillé et les gens doivent faire seulement de bons gestes. Distribuant généreusement leur « richesse », ils distribuaient de la « *pasca »*, des œufs, du rôti d'agneau, de la « coliva » aux voisins et des vêtements aux pauvres, orphelins ou souffrants.

Le troisième jour des Pâques ou « le Mardi des Pâques » était le jour des balançoires. « Aujourd'hui, partout dans le village, on voit, on n'entend que les balançoires. On se balance pour célébrer gaiement la pendaison de Juda. Par la fenêtre ouverte qui donne sur le village, on entend toute la journée le grincement des balançoires et de la bascule. »

Avec le même élan et amour pour le peuple dont elle provenait, l'écrivaine décrit aussi dans le volume „Isvor, le pays des saules" d'autres us et coutumes du petit village de la vallée des saules, les faisant connaître dans toute l'Europe. Un de ses lecteurs, le poète autrichien Rainer Maria Rilke (1875-1926), allait se confesser à Ion Pillat: « Comment ne pas aimer la Roumanie, après avoir lu « Izvor » [...] Dans « Izvor », l'intuition de grande poétesse de l'écrivaine a réussi à établir une des plus profondes continuités humaines. Et quelle joie quand elle l'a découverte dans l'âme de son peuple… »

4. Des échos de son pays natal

S'inscrivant dans la longue et riche tradition des écrivains roumains de langue française, Martha Bibescu qui, à la différence d'Anne de Noailles, connaissait parfaitement la langue roumaine, n'a écrit que dans la langue de Voltaire. L'option de Marthe en faveur de la langue française a été stimulée tant par son universalité que par l'atmosphère spirituelle dans laquelle elle s'était formée. Son œuvre prouve que la Roumanie et le peuple roumain constituent quelques uns de ses principaux thèmes d'inspiration; 12 livres publiés par Marthe, cela veut dire presque la moitié de son œuvre, comprennent des échos plus ou moins forts de son pays natal : *Isvor, le pays des saules, Catherine Paris, Portrais d'hommes, Au Bal avec Marcel Proust, Pages de*

[1] Trad. Ana Maria Christodorescu (ed. Compania ,2000) *„Cele două glasuri se împreună, cel grav şi cel subţire, însoţite de loviturile acelea ale unui ciocănel pe o nicovală de lemn, şi pe una de alamă, de zgomotul acela care aduce cu al unei inimi care bate prea tare şi prea repede, care se aude seara şi dimineaţa în jurul bisericilor ţării acesteia: toaca.*
Pornit într-o iuţeală uimitoare, într-un ritm sacadat, ciocănelul povesteşte că, odinioară, pe vremea năvălirilor turcilor, creştinii n-aveau voie să sune clopotele bisericilor lor. Dar, ca să adune poporul în taină, era destul ciocănelul, care suna chemarea pe nicovala de lemn sau pe nicovala de alamă, care întărea sufletele".

[2] sorte de brioche traditionnelle roumaine

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)

Bukovine et de Transylvanie, Le Destin de Lord Thomson of Cardington, Le rire de la Naïade, Images d'Épinal, Feuilles de calendrier, La vie d'une amitié, La Nymphe Europe, Échanges avec Paul Claudel.

Elle révèle dans son œuvre un monde inconnu aux étrangers : un village roumain avec son identité, ses coutumes, croyances religieuses ou païennes, superstitions, rêves, désirs, toute la trame d'une âme populaire, riche et secrète.

Bibliographie

Bibescu, Martha, *Izvor. Ţara sălciilor (Isvor.Le pays des saules) (introduction- M.Sadoveanu)*, Adevărul, Bucarest, 1940

Bibescu, Martha, *Izvor. Ţara sălciilor (Isvor.Le pays des saules)*, Compania, Bucarest, 2000

Princesse Bibesco, *Isvor le pays des saules*, Librarie ed. Plon, Paris, 1923

Brăescu, Maria, *Interferenţe româneşti în opera Marthei Bibescu (Interférences roumains dans l'oeuvre de Martha Bibescu)*, Ed. Minerva, Bucureşti, 1983

Chirimbu, Sebastian., *Une personnalité européenne au début du XXème siècle – Marthe Bibescu*, *Écrivains d'expression française de l'Europe du Sud-est* (Miclău Paul – coord.), Fundaţia România de Mâine, Bucarest, 2011

Deletant, Dennis, *Studies in Romanian History,* Ed. Enciclopedică, Bucarest, 1990

Diesbach, Ghislain*, La Princesse Bibescu, la Dernière orchidée*, Paris, Perrin, 1986

Eliade, Mircea, *Fragments d'un journal*, Paris, Gallimard, 1973

Reinach, Salomon, *Princesse Marthe Binesco : Isvor, le pays des saules* dans *Revue archéologique*, janvier-avril, 1923

Roman, Constantin, *Confluenţe culturale anglo-române (Confluences culturelles anglo-roumaines)*, « Observatorul », Toronto, 2006

Sutherland, Christine, *Fascinanta Martha Bibescu şi lumea ei* (*Martha Bibescu et son monde fascinant)*, Ed.Vivaldi, Bucureşti, 2004

Stolojan, Sanda, *Marta Bibescu sau actualitatea Isvorului (Marthe Bibescu ou l'actualité d'Isvor),* „Caiete critice: Exil si literatura *1-2" (1993): 48-50.*

Troinaru, Doinel, *Vieţile scriitorilor : O prinţesă Martha Bibescu (La vie des écrivains: Une princesse Martha Bibescu)*, Adevărul Cultural (mars 2011)

http://www.romlit.ro/ion_pillat_n_corespondent (*Ion Pillat în corespondenţă*)

BDD-A5920 © 2011 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:58 UTC)